

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 49

Artikel: A Baulmes-Tranquille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les lecteurs du *Conteur vaudois* apprendront avec chagrin que son directeur M. Julien Monnet vient d'être frappé de nouveau dans ses affections les plus chères : sa sœur, Mlle Eugénie Monnet, a succombé à de longues souffrances, samedi dernier.

Aux condoléances parvenues à notre ami, ses collaborateurs joignent l'expression de toute leur sympathie.

Sommaire du Numéro du 6 décembre 1919. — A Baulmes-Tranquille. — On rappet à dévâi fé à la moetta (J. à St-Jean). — Pommes de terre d'Etat (R. Molles). — Emprunt et échanges. — Vieil usage à rafraîchir (Montaigne). — La conduite de Grenoble. — Feuilleton : La Fée aux Miettes, par Charles Nodier. — Boutades.

A BAULMES-TRANQUILLE

Nos amis de Baulmes ont eu l'honneur de recevoir M. et M^{me} Wilson. Si vous ne le croyez, lisez la revue que cet événement a inspirée à un auteur qui, modestement, se cache sous le pseudonyme de Zed & Cie. Assis sur un tronc d'arbre, aux côtés de sa digne compagne, le président des Etats-Unis goûtait avec ravissement le calme de la douce terre vaudoise. « Depuis que j'ai créé la Société des nations, je n'ai jamais joui d'une minute aussi délicieuse », déclare-t-il. « Elle va bien mal la Société des nations », se dit M^{me} Wilson, tout en reconnaissant que la contrée où le hasard des voyages les a conduits est bien faite pour les gens qui fuyent le train du monde et les soucis de la politique. Comment s'appelle donc la belle bourgade qui en forme le centre ? Des enfants passent. On les questionne. — « C'est Baulmes ! » répondent-ils d'une seule voix. — « Comme c'est tranquille ! » dit le président. — Et M^{me} Wilson : « C'est Baulmes-Tranquille ! »

Les illustres pèlerins se rapprochent du village et rencontrent de bonnes gens qui, sans se faire prier, leur parlent des affaires de la commune et des leurs à eux. C'est d'abord un membre de la municipalité :

Je voue mes soins aux édifices
Qui par le temps croulent à p'tit feu.
Le collège, par mes bons offices,
Devra rajeunir quelque peu.
Car c'est pour le bien-être général
Que je suis municipal.

Sur la colline, c'est l'église,
Que j'ai fait restaurer au mieux.
Plus bas, la cure ; aux jours de bise,
A grand-peine on y allume le feu.
Mais ça, c'est un tout p'tit détail
Qui ne regarde pas le municipal.

Dans les prés, voici la cantine
Où nous banquetons chaq' deux ans.
Vite, j'y ai logé la salle d'gymnastique
Que le Département réclame d'puis vingt ans.
Car c'est au bien-être général
Que veille le municipal.

On arrive à l'Hôtel-de-Ville, devant lequel
rondent des bambins en chantant :

C'n'est pas un château,
Va-t'en voir l'Hôtel de-Ville ;
C'n'est pas un château,
C'est qu'qu'chose de bien plus beau !

Le président semble moins intrigué par l'édifice que par la vue d'un particulier accompagnant le municipal. Il demande qu'on le lui présente.

— Oh ! lui, dit le municipal, c'est un étranger.
— Ah ! un étranger ! De quel pays ?
— C'est un étranger du dehors.
— Du dehors ?
— Oui, enfin, il n'est pas de la commune.

L'« étranger » explique qu'il est un non-bourgeois. Triste sort dans une commune à répartitions :

Ces messieurs au nouvel-an,
Les poches toutes remplies d'argent
Boivent du vin blanc
Et mangent des châtaignes.
Que personne ne les plaigne,
Ils n'ont rien pour moi !
Car pour les non-bourgeois
N'y a pas gras, ha ! ha !
N'y a pas gras !

L'ouvrier de l'Usine des chaux et ciments appartient-il à la bourgeoisie ? Il ne le dit pas. Mais il éprouve aussi des regrets. Au lieu de remplir ses bennes à la plaine, il voudrait bien s'en aller tout là-haut, sur les rochers où perche sa chaumière. Tandis qu'il exhale sa plainte, la population entoure le président et l'acclame chaleureusement. M. Wilson, cherchant à se dérober à cet accueil, demande à voir M. le syndic. On lui dit que ce ne sera pas chose aisée, car le syndic a tant à faire qu'il ne sait par où commencer. Que de désirs ne lui exprime-t-on pas !

Les uns réclament une baignoire,
Les autres s'en prennent aux fumiers,
Et s'il n'avait bonne mémoire,
Il se ferait bien houspiller.
Il a souvent l'air bien ennuyé,
Mais il est tellement occupé !
On n'peut être partout à la fois.
— Comment faire, comment faire ? —
On n'peut être partout à la fois
Tout comme les rois.

Un peu fatigués, les voyageurs s'en vont prendre le thé à l'hôtel du Guillaume Tell. « Les dames du village, confie M^{me} Wilson à son mari, viennent me demander conseil au sujet d'une association anti-féministe que quelques-unes d'entre elles voudraient fonder. Moi, comme citoyenne de la libre Amérique, je les engage au contraire à s'émanciper au plus vite. Mais c'est peine perdue. Tenez, les voici ».

Ces dames arrivent, en effet. Elles se déclarent contentes de leur sort :

Dans notre cœur rien ne s'agite,
Nous sommes calmes à souhait.
Dans nos discours rien ne palpite,
La politique nous déplaît.
Nous aimons la vie tranquille,
Travaillons du matin au soir,
Car la bourgeoisie file, file
La laine grise du devoir.

Parfois nous nous rendons visite
— Verse le thé, croque un bricet —
Et nous babillons vite, vite,
Chacune y va de son couplet.
Nos maris nous trouvent dociles,
Admirent notre bon vouloir,
Car la bourgeoisie toujours file
La laine grise du devoir.

Et le municipal de vanter à son tour les qualités des excellentes femmes :

Les ménagères de chez nous
Ne sont pas comme en Amérique :
Elles gâtent leurs époux
Sans faire de la politique,
Et si parfois aux élections,
On les voit un brin qui s'agitent,
C'est à cause des répartitions,
Mais ça passe vite !
Nos gentilles femmes n'ont pas le temps
De s'occuper de parlottages...

Après cette tirade, le bon municipal se sent la gorge sèche.

— Acceptez-vous une tasse de thé ? demande le président.

— Monsieur Wilson ne boit pas de vin, se hâte de dire M^{me} Wilson.

— Comment, il ne boit pas de vin ! s'exclame le municipal... Vous ne buvez pas de vin ? (Au public) Ah ! non, elle est trop forte, celle-là ! Etre président des Etats-Unis d'Amérique et ne boire que du thé et de la limonade ! Si c'est par principe, il n'y a rien à dire, moi, je respecte toutes les opinions, mais vous accepterez bien un verre de vin de chez nous.

Et voilà le municipal et l'huissier qui chantent les vertus du vin de Baulmes, du Clos du Bochet.

Sans se laisser fléchir, le président fait de nouvelles connaissances. Il parle au facteur, au chef de gare, au rédacteur du *Bulletin*, à la Jeunesse, aux Eclaireurs, assiste à une revue des pompiers, voit les petits laitiers, les régents, entend les doléances des épiciers qui n'ont plus rien à offrir à la clientèle, hormis des cartes de fromage et des coupons de riz. Un Suisse-Allemand lui tient ce discours :

On se moque toujours des Suisses-Allemands,
Hé ! oui, ça devient très embêtant.
C'est de l'autre côté de la frontière
Qu'on peut faire des critiques sévères !
Ya, ya, ya, oui vraiment,
On nous prend pour des Allemands.

Ils nous appellent des têtes carrées,
Ils rient toujours de nos chapeaux,
Mais ils font de tant bonnes salées
Et des merveilles et des gâteaux !
Ya, ya, ya, oui vraiment,
Tout ce qu'on mange, c'est épatant

Le dimanche, à la boutonnière
Je mets une fleur de pomme de terre.
Vous riez, cela vous étonne ?
Pourtant les pomm' terre sont bien bonnes.
Ya, ya, ya, oui vraiment,
Il y a des gens bien « moquéants ».

Heureusement que leurs p'tites mam'selles
Pour nous ne sont pas trop cruelles.

Et puis il y a les bonnes bouteilles.
Tout ça nous console à merveille.
Ya, ya, ya, oui vraiment,
On est bien chez les Baumérans.

Tant de discours — « les Suisses sont grands harangueurs » disait déjà Rousseau — tant de salamales, avec, par ci par là, des récriminations, comme celles des écrevisses de la Bauminne, menacées de perdre leur agreste canal ! C'en était trop, même pour celui qui dirigea les Conférences de la paix. Et l'on vit s'éloigner M. et M^{me} Wilson, tandis qu'on leur chantait les charmes de la Blanche-Maison.

Douterez-vous, maintenant, de la flatteuse visite qui fut le partage de Baulmes-Tranquille ?

La revue locale *Baulmes-Tranquille*, dont les lignes ci-dessus sont extraites presque mot pour mot, sera jouée par la Société de l'Orchestre au commencement de février, à l'Hôtel de Ville de Baulmes. Le texte en a paru en une jolie plaquette, qu'on peut se procurer auprès de la Société de l'Orchestre en lui envoyant 1 fr. 10 en timbres-poste

ON RAPPET AO DÉVAI, FÉ A LA MOETTA

Il s'appellâvê pè sobriquet Pequa-bou, s'étâi zu mariâ avoué onna tota galèza petita fenna. Clia ziquie étâi ion de cliâo mimero à goui ne faut pas rein ferê quiet dein promettre, sein quiet l'ant dâi tapâie de manaire po vo z'ein fêré à soveni. Tantou, le sê virant dâo crouyo côté, âo bin le vo faran la sepa à la potta ; âo bin le vo tertzéran dâi nièze de ti lè carro, afin quiet toté lè rognasseri dâo diablo.

Onna senanna que noutron Pequa bou avâi manqué mē quiet dè rêson à sê dèvai, sa fenna, on boquet grindze tot parâi, ne fe pas seimbliant dè rin, mâ le ruminâvê oquie po lo rap-pelâ à l'ôdre.

Lo desando, quan l'è que lè z'allâie âo martsi, le passé devant la boutequa d'on monsu Mack, io lâi a on moué d'affère à veindre. Ein guegnien tot cliâa marchandi, le ve ion dè cliâo bet dè carton que sant ma fâi dâi iâdzo prâo galé, dâi ballé couleu, dâi boquie dé fleu, dâi z'andzo et cein que ne manqué jamé, on vèssét dè la Biblia. Ci carton que le guegnivê avâi assebin son vèssét, io ie sê desai :

Va avec la force que tu as.

JUGES, 6-14.

Ne lâi a pas falliu grantein po savâi cein que l'èin volliâvê fêre.

L'atseta don ci bet dè carton, et la damuzalla à Monsu Mack que lo lâi a einvortolli dè papaï, ne sê pensâvê à quiet ci vèssét dè la Biblia dè-vèssâ servi. Lo desando nê, Pequa-bou qu'étâi zu fêré sa partia dè cartè, s'è reintrâ on pou tâ. Vêye ci l'écritô que sa fenna l'avâi peindu à la tita dâo lli. Mâ n'a pas comprâi dâo premi cou ; l'étâi quie dévant ci l'affère, que sê grattâvê la tita ein faseint dâi gros ge, rion quemeint cliâo dâi lutzeran. Prâo sâ que sa fenna ne droumes-sâi quie don ge ein sê demandeint cein qu'al-lâvê sê passâ.

Ne sê rein passâ dâo tot. Pequa-bou, quand l'a zu comprâi, l'a tot bounameint veri l'écritô dè l'âotro côté et cein lâi è arrevâ mē quie d'on coup, mîmameint que son bouibo lâi demanda on dzo porquie cli l'écritô l'étâi veri tantou d'on côté, tantou dè l'âotro. Ne pû pas deré cein que lâi a repondu.

J. A. ST-JEAN.

POMMES DE TERRE D'ETAT

BERNE est une ville intéressante, les Bernois en sont fiers et les Vaudois qui y ont séjourné n'en disconviennent pas.

Il y a bien la « Grande Cave », où Leurs Excellences enfermaient le vin et les récoltes venues des bords du Léman, mais tout cela est si loin-

tain, si passé, que, sans rancune, en bons Vaudois, il est de bon goût d'aller au moins une fois à la Grande Cave boire 3 décis sans en être humilié pour cela.

Mais il y a surtout, à Berne, le Palais fédéral, masse imposante, qui brille par la quantité plus que par la qualité. Sorte de mystérieux Capitole dont l'Aar, dans sa course rapide, baigne les remparts inaccessibles, et par la grande porte duquel entrent nos conseillers tout de noir vêtus et d'où sortent par les escaliers de service, pour s'épandre dans l'Etat les arrêtés innombrables promulgués à l'intérieur.

Mais je m'arrête sur la pente fatale de la critique pour vous conter comment ma curiosité fut éveillée par la présence de deux parterres latéraux dans lesquels, en pleine ville, au pied du majestueux édifice, croissent des pommes de terre.

Est-ce par arrêté fédéral, est-ce une simple fantaisie due au jardinier chargé de veiller sur les fleurs qui ornent les cours du palais..., est-ce par quelques autres mystères ? Je ne sais.

Elles ont fleuri là tout comme elles auraient fleuri ailleurs. Leurs petites fleurs bleues se sont épanouies, puis les rames ont séché et un beau matin je remarquais que la terre était foulée et les pommes de terre arrachées.

La récolte a-t-elle été bonne, la terre fédérale propice à la multiplication des tubercules ? je l'ignore.

En vain, j'ai lu les feuilles officielles du lendemain et des jours suivants ; pas trace d'un avis quelconque mettant en soumission ce fameux lot de pommes de terre d'Etat.

Et rien alors ne m'interdisait de faire des suppositions à ce sujet : j'imaginai que quel-que conseiller, habitué à travailler la terre qu'il avait dû quitter pour remplir ses devoirs civiques, avait dûment loué ce coin pour le cultiver à son aise, et la nuit venue, échanger son cérémonial habit noir contre la blouse du paysan. Peut-être.

Pourquoi pas, après tout !

On ne porte pas en vain le poids d'un demi siècle de labeur. Et la terre attirera toujours ses enfants où qu'ils se trouvent et quelques fonctions qu'ils remplissent.

Et peut-être, à l'heure où j'écris ces lignes, ces pommes de terre, en robe de chambre, figurent-elles au menu de quelque festin intime auquel ce conseiller anonyme lèvera son verre à la terre féconde de la Patrie bien-aimée.

R. MOLLES.

Les amis rosses. — Au restaurant :

— Voyez donc avec quel air satisfait Edmond savoure ses huîtres. Paraît-il content de lui !

— Dites tout simplement... qu'il se gobe.

EMPRUNTS ET ECHANGES

II

Nos campagnards connaissent, ou, plutôt, connaissent l'*abremé* et le *grietz*, qui ne sont que le *Gries* (gru, gruu) et l'*Habermehl* (farine d'avoine), les *quenèfles* (Knöpfli, boulettes de pâte rôtie) ; la *rube* (Rübe, carotte) est employé dans le Jura bernois pour carotte ; le raisiné et la cougnarde y sont nommés *mousse* (de Most, vin doux) ; à Neuchâtel et à Fribourg, le mot *caquelmausse* (Kachelmus), désignait la marmelade ; les *Leckerli* ont donné les *écrelets* (mot employé par J.-J. Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse* ; *cratz*, *schnaps* et *brantevin*, *kirsch* et *bitter*, *vermouth* et *bischof* sont connus ; le *brant* est utilisé pour *branter* (souffrir) les tonneaux. La lie de vin est désignée dans le Jura bernois, la trouese, et le *brantevin* de trouese c'est tout simplement l'eau de vie de lies ; la *bernoise* (Brennhaus), c'est la distillerie. Dans l'Ajoie, le *trintievin* (en alsacien : Trinksvi), c'est l'eau de vie de lies. Le commerce des vins — après Jean-Jacques Rousseau —

appelle *lègreffasse* (Lagerfass), les gros vases de cave. L'Ohmgeld (droit d'entrée sur les vins, de Canton à Canton), est devenu, dans nos campagnes, l'*onguelle*. Le *yasi* est, dans les laiteries, le liquide employé pour faire trancher le lait (allemand : jâsen). Beaucoup ont connu le *catsyame* (Katzenjammer, lamentation de chat, mal aux cheveux) ; *kolzer*, dans le Jura bernois s'emploie pour vomir.

Qui ne connaît dans nos campagnes, le bon, l'honnête, le chaud *broustou* (molleton) : c'est romanisé du mot allemand *Brustluch* (mouchoir de poitrine). Chose curieuse, les Suisses allemands ont adopté le mot anglais *spencer* pour désigner le molleton. Le charretier dit *trouk* (zurück ! arrière !), à ses chevaux. Fait curieux également, les charretiers velches et les charretiers de la Suisse allemande commandent à leurs chevaux avec les mêmes mots : *hott* (à droite), *yoll* ou *hüscht* (à gauche) ; *trouk* (en arrière). La *peitschi* (Peitsche) est employé dans le Jura bernois pour désigner le fouet.

Heimatlose (sans patrie, sans nationalité), est bien connu dans toute la Suisse. Nous avons même une loi fédérale sur l'*heimatlosat* (1850) ; dans le même ordre d'idées, nos patois ont *bétele* ou *pétele* (Betteln : mendier), *vandeler* (Wandeln : voyager, rôder, vagabonder), *chemarotzer* (Schmarotzen : vivre en parasite, en pique-assiette). Les mots *landsturm* (lever en masse), *landwehr* (défense nationale), n'ont pas besoin d'être soulignés ; le *poutz* est connu autant que le *spatz*. La *milénandre* l'est moins : il a acheté la boutique avec toute la *milénandre* ; le colporteur a fichu le camp avec la *milénandre* ; le mot correspond aux expressions avec *tout le commerce*, avec *tout le bataclan*, avec *tout le fourbi*, auxquelles plus récemment s'est ajouté *tout le barnum*.

Lorsque j'étais jeune, il y a longtemps de cela, un tailleur, — c'était Jules Fouvy, de Bretonnière — nous amusait avec ses dictions et ses proverbes : mon habit se coût-il ? mon grain se moule-il ? — l'habit se coud, le grain se moule, et d'autres encore. A quatre heures de l'après-midi, il se levait et allait faire un tour. Je fais *firobe*, disait-il. Où est le tailleur ? me demandait ma mère. Il fait *firobe*. Ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard que je devais comprendre que le mot, déformation du dialecte allemand *firobig* et de l'allemand *Feierabend* (cessation du travail) signifie tout simplement « faire les quatre heures », expression actuellement employée, à la campagne, comme « faire les neuf heures », pour désigner le petit repas de « pain et de fromage » (quand il y en a), qui coupe soit la matinée soit l'après-midi.

Ses meubles ? — Dialogue féminin entendu dans une loge au Grand-Théâtre.

— Comment, vous la trouvez jolie, la petite voisine ? Une blonde fadasse avec un grand nez, un grand front, une grande bouche !...

— Elle a la bouche un peu grande, c'est vrai, mais si gentiment meublée !

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous prouve qu'elle soit dans ses meubles ?

VEIL USAGE A RAFFRAICHIR

Mon père avait cet ordre, que je sais louer, mais nullement ensuivre, c'est qu'outre le registre des négoce du ménage où se logent les menus comptes, paiements, marchés qui ne requièrent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnait à celui de ses gens qui lui servait à écrire, un papier journal à insérer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour, les mémoires de l'histoire de sa maison, très plaisante à voir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et très à propos pour nous ôter souvent de peine : « Quand fut entamée telle besogne, quand achevée ; quels trains y ont